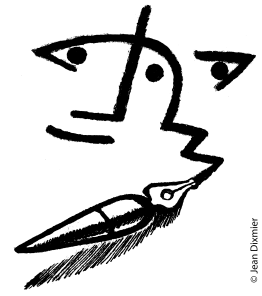


Chers lecteurs,

L'atelier « Page Blanche », de la bibliothèque municipale de Queige vous propose cette année, « **partir d'une photo** », une photo comme point de départ, premier pas vers d'autres univers.

Pour ceux qui voudraient nous rejoindre, prochaine réunion le **mercredi 8 février, 20h00, salle de la bibliothèque**. Et pour ceux qui voudraient participer sans venir aux réunions, prochaine photo disponible sur demande à la bibliothèque ou par mail : biblio.queige73@orange.fr

Bonne lecture à tous,



© Jean Demitler



« Mineral evolution », Reynisdrangar, Islande

Crédit photo : **Nicolas Orillard-Demaire**, tous droits réservés.

Plus d'informations et de nombreuses autres images sur le site de Nicolas : <http://www.nod-photography.com/fr>

La perle

C'est confortablement installée sur un rocher que je contemplais la plage de sable noir en contre-bas, et les blocs de lave érodés par la mer qui devient furieuse et déchainée par grande marée. Une brume légère flottait sur l'eau, les pics se détachaient sur l'horizon. L'ambiance était féerique.

Soudain, ce que je prenais pour des rochers se sont mis en mouvement comme dans un ballet, comme autant de dos d'orques jouant dans l'eau puis les corps entiers, sautant, éclaboussant, nageant dans une ronde éperdue...

Et alors dans un jaillissement final l'eau s'est calmée et les superbes animaux sont redevenus des rochers affleurant et immobiles.

Je me suis ébrouée en me demandant si j'avais rêvé. Je suis descendue sur la plage que j'ai parcouru lentement encore abasourdie par ce que je venais de vivre. Le sable mouillé brillait légèrement, je cherchais des yeux quelques coquillages, quand un éclat de lumière plus puissant attira mon regard. Je m'approchais et je découvris une perle magnifique. Sa couleur un peu ambrée était étrange. Et je ne sais pourquoi, j'ai pensé que c'était un présent des orques qui avaient dansé pour moi seule....

S.

Rêver...

Depuis des jours, cette brume blanchâtre avait envahi le monde comme un glaucome qui assombrit, tout. Au début, la noirceur s'était déposée sur les pierres, les maisons, les choses. La moindre roche finissait par s'effriter aussi facilement que du charbon. Le basalte, le granit et les rares obsidiennes résistèrent. Pour combien de temps encore ? Puis, le vent chargé de poussières avait lacéré tout végétal. Les animaux suffoquaient, leurs cadavres jonchèrent les prairies devenues grises. La peur s'était emparée de nous. A l'abri, chacun était happé par de sombres tourments. Une fois la nuit venue, nous redoutions de basculer dans d'affreux cauchemars. L'air était saturé de particules, il fallait se protéger même pour respirer. Les réserves de nourriture commençaient à manquer, certains avaient dévorer leur animal de compagnie. Écœurée du mal-être des autres, au bord de la nausée devant leur folie, j'ai préféré sortir marcher sous la lune laiteuse en me masquant de mes mains. Peut-être en finir, s'exposer...

Hébétée, j'avançais. Des idées noires martelaient mon crâne. Le sol n'était que cendres. Je ne regardais plus sur mon chemin, les moignons rongés des arbres par cet étrange mal. Dans ce paysage de désolation, une immense tristesse me serra la gorge. Le froid glacial me donnait l'onglée mais je gardais croisés mes doigts en coque sur mon visage. Et, toujours ses pensées négatives. Aller vers la mer. Espérer se laver de toute cette vilénie qui transpirait dans chaque pore de ceux avec qui je me terrais. Amour, joie, sourires avaient disparu depuis ce brouillard épais. Désormais, agressivité, inquiétude, visages plombés... S'isoler. Continuer jusqu'à la côte. Fourbue, je chassais mon trouble, en m'imposant le souvenir de l'île-volcan, juste devant la plage. J'avais tant souhaité la voir en éruption, regarder la Terre vivre. Le silence était déchiré par le bruit lancinant de mes pas.

Enfin, mes pieds roulèrent sous les galets de basalte. Ceux-là, bien compacts brillaient sous la lumière crépusculaire. Mêmes nuages menaçants sur lesquels se détachèrent des pics acérés gris acier. Voilà ce qu'il restait de la pyramide massive jadis posée sur la mer changée en nuée blanche. Besoin de m'asseoir malgré le froid glacial et fermer

les yeux. Revivre les moments heureux de mon enfance : les vagues qui s'éclatent sur mon corps, le cerf-volant si haut dans le ciel qu'on ne le voit plus ; fabriquer des châteaux forts avec des murailles de galets... Machinalement, d'une main, je caressais le dos de la pierre granitique arrondie – c'est qu'il fallait bien les choisir ses cailloux ! surtout pour le donjon – criblée de petits trous mais adoucie par ses batailles interminables avec le ressac. Un instant, cela m'apaisa, un instant seulement, mon angoisse était encore là.

Quand j'ai ouvert les yeux, le voile opaque s'était déchiré et, dans la transparence de l'eau jouaient des poissons ! Il fallait juste RÊVER pour que fuit la noirceur.

G.

Errance

Elle était là devant nos yeux, vierge de toute vie animale ou végétale, mais avec tous les prémisses. C'était comme le début de celle qui les avait portés durant quelques millions d'années, jusqu'à son épuisement, jusqu'à ce que nous la stérilisions, l'empoisonnions et qu'elle devienne invivable climatiquement. C'était un Eden, un nouveau berceau. Où tout pouvait recommencer. Recommencer !...

Quoi ? le développement, l'expansion démographique entraînant avec elles les conséquences que nous avons connues ? Quand la mémoire des anciens s'éteindrait avec eux, d'autres diraient que c'était des peurs d'un autre âge, qu'ils ne recommenceraient pas les mêmes erreurs !

Devant cette merveilleuse désolation, nous les sages, remontâmes dans nos vaisseaux vers l'orbite ou attendaient dans le vaisseau mère, des milliers d'orphelins d'une terre qu'ils n'avaient pas connue et nous décidâmes de reprendre notre errance spatiale.

O.

Olaf Au-Regard-De-Mer

Ma-gni-fi-que, presque aussi bien que sur sa photo. Il est bon quand même comme photographe, Nicolas, fort pour dénicher les super coins !

Assis sur mon rocher, je contemple.

Ces pointes menaçantes, la nuit, dans la brume, ça doit être terrifiant. Univers minéral, pas vraiment de place pour la vie, encore moins pour les humains et pas du tout pour ceux qui vont sur la mer. Pourtant les Vikings sont venus, ils se sont faufiletés avec leurs drakkars dans ces eaux mangeuses d'hommes, eux qui se sont les premiers établis en Islande.

Il doit y avoir du Viking chez Nicolas. Un ancêtre, un Olaf quelconque a dû passer par là. Un marin. Olaf Au-Regard-De-Mer. Laine grossière, lin et peaux de bêtes, lances, et haches de guerre. Et pas de cartes bien sûr à bord des drakkars à proue de dragon, juste les étoiles, le soleil entre deux bancs de brume, le sens marin, l'expérience et une redoutable inclinaison pour la conquête. La connaissance profonde de la nature. Ainsi qu'une confiance aveugle en Thor, le dieu guerrier, le plus fort de tous avec son marteau de guerre qui revient inlassablement dans sa main, et Odin, dieu des morts, de la magie et de la poésie, toujours accompagné de ses deux corbeaux. La conquête chez les Vikings, c'était la raison de vivre, quitte à en mourir et à finir au Walhalla, ce paradis nordique où on combat le jour sans oublier de ripailler la nuit. Et sans négliger l'imaginaire et les belles lettres...

C'était dans leur sang, sinon, comment expliquer qu'ils aient débarqué là, Olaf comme Nicolas, dans ce paysage terrifiant et fabuleux ? En plus Au-Regard-De-Mer et Orillard-Demaire, phonétiquement, ça s'entend comme une erreur d'officier d'état civil...

J.

Les trois anneaux des Elfes

Leur bateau voguait depuis de nombreuses lunes sur l'immensité liquide. Mais depuis quelques jours, les deux amis l'avaient pressenti. La terre. Un sentiment diffus, puis une odeur légère de terre, de tourbe. Un changement dans l'humidité de l'air ? Le léger sifflement des ailes des oiseaux ? Ces fous de Bassan, blancs aux longues ailes terminées de pointes sombres et avec cette tête jaune qui leur fait comme un capuchon de soleil, une promesse de lumière. À la proue du bateau, la veille s'était faite plus assidue. Les yeux guettaient, scrutaient, ils se haussaient sur la pointe des pieds pour mieux voir derrière chaque vague. Soudain, ils la virent surgir de la brume : la Terre de la Mer. Celle qu'ils cherchaient depuis si longtemps. Là ils pourraient enfin trouver la tranquillité. Mais il leur fallait d'abord choisir un lieu pour déposer les anneaux, les trois anneaux des Elfes.

La Terre de la Mer ne se laisserait pas aborder si facilement. De lourds nuages menaçants les renvoyèrent au large, puis ils se rapprochèrent à nouveau pour longer la côte. Rochers acérés, falaises inaccessibles. Et bientôt face à eux, une île, trois pics, trois sommets comme trois guetteurs dressés fièrement. Sur le bateau, les deux compagnons se regardèrent longuement : c'était bien là, la prophétie allait enfin pouvoir se réaliser. Gravement, sans un regret, ils lancèrent les trois anneaux des Elfes dans les remous furieux. Instantanément, la surface de la mer se calma et ils purent sans encombre rejoindre la plage de galets noirs, encore inaccessible quelques instants auparavant, protégée des intrus par le combat éternel des flots et des brisants. Un peu plus haut sur la falaise, les rafales de vent dessinaient des vagues dans les hautes herbes des prairies. Ils étaient enfin arrivés. Leur si longue quête venait de prendre fin. Émus, ils se tenaient debout épaule contre épaule, réalisant avec peine qu'ils allaient enfin pouvoir retrouver leur vie de Hobbit, savourant dans la paix le refrain des jours paisibles.

J.

Inspiré par « Le seigneur des anneaux », J.R.R. Tolkien